

cadre du mouvement que nous avons décrit, la conscience a donc une fonction dynamique spécifique essentielle, dans laquelle la particularité de l'être social vis-à-vis de toutes les autres formes d'être apparaît clairement: dans la mesure où la conscience se présente comme médium, comme vecteur et comme préservatrice de la continuité, cette dernière acquiert un être pour-soi inédit par ailleurs. Elle a naturellement ses formes propres, existant pour-soi dans la nature inorganique et organique – même si par exemple, la naissance et la mort, comme manifestations de l'apparition et de la disparition dans la continuité objective, ne sont caractéristiques que de la vie organique –, mais le rôle actif de la conscience dans la continuité de l'être social est pourtant qualitativement plus important, c'est bien plus qu'un simple enregistrement de ce qui surgit et disparaît objectivement au cours de ces processus, que ceux qui y participent le perçoivent ou non. Du fait que la conscience figure comme le lieu de la médiatisation de la continuité, elle provoque en celle-ci, en retour, des changements qualitatifs. La conservation des faits du passé dans la mémoire sociale influence en permanence tout le devenir. Les lois objectives du processus n'en sont nullement abolies, mais certainement modifiées, parfois même de manière décisive. Les conditions produites objectivement et objectivement actives de tout progrès supplémentaire se voient complétées par les expériences du passé conservées par la conscience, et réélaborées par elle pour être appliquées pratiquement à la nouvelle situation. La continuité fixée dans la conscience est de ce fait plus riche en aspects et en déterminations qu'elle ne pourrait l'être sans ces composantes. Le développement inégal du processus s'accroît aussi du fait que le caractère alternatif de la pratique humaine joue ici un rôle important; la conservation du passé dans la conscience n'implique nullement son application automatique, même dans une situation propice. L'application est toujours bien davantage que la

simple approbation ou le simple refus d'une alternative sociale, et ses modalités, ses dimensions quantitatives, etc., ont toujours elles aussi un caractère d'alternative (que l'on pense à la diversité de la réception du droit romain dans les diverses nations). C'est pour ces raisons que l'on ne doit pas, dans ce contexte, considérer la conscience active d'un point de vue gnoséologique, car la justesse ou la fausseté de son contenu se présente ici dans une dialectique socio-historique particulière. D'une part, la conscience socialement efficace doit refléter exactement certains éléments réels, importants à un moment donné, et se convertir en pratique humaine afin de pouvoir s'imposer comme facteur historique. De l'autre, comme ces contenus de la conscience ont une origine socio-historique concrète, et qu'ils deviennent, dans une situation socio-historique concrète, les objets de décisions alternatives, ils ne peuvent et ne doivent absolument pas être exempts des erreurs, limites etc. de leur origine, de leur conservation dans la mémoire de la société, de leurs possibilités d'application. En ce sens, même des représentations totalement ou partiellement fausses de la réalité peuvent être des facteurs extrêmement importants de l'évolution historique. Ce sont même très souvent leurs effets et les problèmes qui en résultent qui aboutissent à une étape supérieure d'une connaissance adéquate de la réalité.

Cette analyse de la continuité dans l'être social nous amène nécessairement au langage, un important complexe parmi ceux qui constituent l'être social. La démarche que nous avons suivie pourrait peut-être causer une confusion méthodologique, en donnant l'impression que nos remarques aboutiraient d'une manière ou d'une autre à « déduire » philosophiquement le langage. En réalité, notre tentative est le contraire rigoureux d'une déduction. Afin de comprendre la continuité spécifique de l'être social, il nous fallait tenter de découvrir les présupposés qui la rendent possible, pour

en venir ainsi à parler des caractéristiques les plus générales de ce médium sans lequel elle ne pourrait pas devenir réelle. Lorsque, dans cette analyse, nous avons pris en considération l'ensemble de la réalité sociale, lorsque nous avons tiré les conséquences ontologiques nécessaires de sa dynamique réelle, en nous inspirant, là aussi, de la méthode de Marx selon laquelle celle-ci ne peut être comprise que *post festum*, le langage faisait naturellement partie, lui aussi, de ces faits sociaux dont l'existence a déterminé notre exposé. Le fait que nous ayons conduit cette analyse sans nous référer directement au langage ni à sa problématique spécifique a pour la suite cet avantage qu'avant même d'en traiter, nous avons déjà pu prendre connaissance, au moins dans leurs contours abstraits, d'un certain nombre des besoins sociaux qu'il est destiné à satisfaire, de quelques-unes des fonctions à l'aide desquelles il leur répond.

Nos considérations nous permettent donc de nous situer immédiatement au cœur de ce complexe de problèmes, si nous considérons le langage comme l'organe et le médium de la continuité dans l'être social. Et cela est déjà important en ce que la genèse ontologique du langage est ainsi immédiatement éclairée à partir d'un point central. Comme c'est le cas de tant d'éléments de la vie sociale de l'homme, on ne peut comprendre la genèse de celui-ci sans accorder un bref regard aux acquis de l'évolution génétique présents chez les animaux supérieurs, une démarche au cours de laquelle, en même temps que l'on note la relation génétique, il faut prendre acte de la nouveauté qualitative que représente l'homínisation de l'homme, sa socialisation. Si nous examinons maintenant les prétendus rudiments de langage chez les animaux, il n'y a pas de doute qu'ont lieu chez les animaux supérieurs des communications qui peuvent être très exactes. En relation avec leur recherche de nourriture, avec leur sexualité, avec la protection

contre les ennemis, etc. apparaissent dans de nombreuses espèces animales des signes, la plupart du temps auditifs (nous disons la plupart du temps, car ce que l'on appelle la danse des abeilles, par exemple, est un système de communication très précis par des signaux visuels), grâce auxquels, à ces moments capitaux de leur reproduction biologique, ils sont mis en mesure de répondre à ses exigences. Ce type de communication entre les animaux doit tout particulièrement être mis en relief, non seulement parce qu'il a tout d'abord été repris presque tel quel par l'homme en devenant, mais aussi parce qu'il reste en fonction, même aux niveaux les plus élevés de l'évolution sociale. Il est même intéressant d'observer que ce type de communication par des moyens visuels et auditifs totalement univoques ne tend pas à diminuer, et moins encore à disparaître, avec le déploiement de la socialité, l'intensification et l'extension des rapports entre les hommes, mais qu'il ne fait au contraire que se généraliser. Que l'on pense par exemple aux feux verts et rouges du trafic ferroviaire, des carrefours de rues des grandes villes, aux signalisations qui régulent le trafic automobile sur les routes, aux pavillons de signalisation dans la marine, etc. etc. Dans tous ces cas – chez les hommes aussi bien que chez les animaux – on a affaire au même phénomène : un signe déterminé, qui ne peut être confondu, et qui prescrit la nécessité absolue d'une réaction définie. La réaction doit alors être une réaction automatique inconditionnelle. Le fait qu'il ne faille en aucune circonstance avancer lorsque le feu est rouge ne doit pas plus faire l'objet d'une réflexion ou d'une décision que celui, pour des poussins, de se cacher lorsque la poule émet des signes qui indiquent l'approche d'un oiseau prédateur. Sans même aller plus avant dans l'examen de ces signaux, on peut dans les deux cas affirmer qu'ils signalent toujours certains moments isolés de la vie, et qu'ils n'entretiennent pas entre eux de relations aptes à construire une continuité. Huxley affirme avec raison à propos des

signes chez les animaux qu'ils ne se manifestent que par intervalles<sup>94</sup>, et il ne viendra certainement à l'idée de personne d'affirmer que les signaux routiers pour les automobilistes, qui ont été pensés de manière tout à fait systématique, apparaissent en réalité autrement que sporadiquement.

Ce caractère intermittent des signaux tient chez les animaux au fait que la plus grande partie de leur vie se déroule avec une nécessité biologique spontanée, et ne suscite de ce fait aucun besoin de communication par des signaux particuliers. Dans la société développée, des signaux apparaissent dans des domaines spécifiques bien délimités d'activités similaires, dans lesquelles les moments qui s'écartent du déroulement mécanique normal, mais qui reviennent fréquemment, doivent être signalés en tant que tels par des signaux spécifiques (les sens uniques dans la circulation automobile). Cette fonction des signaux entraîne d'elle-même qu'ils n'apparaissent que par intervalles, et ne peuvent jamais être reliés les uns aux autres par une continuité. Dans les deux cas, le signal est donc lié à une situation récurrente, mais cependant toujours unique, qui exige une réaction bien définie, à l'exécution efficace parce que précise, mais qui ne suppose donc pas une véritable compréhension des composantes réelles de la situation, ni une réaction différenciée à son égard. Chez les animaux, cet « automatisme » provient de l'adaptation biologique à l'environnement, alors que pour les signaux dans la société, il s'agit de fixer précisément, une fois pour toutes, certains types de réaction dans l'intérêt d'une régulation simplifiée de la circulation, etc. (Il va de soi que cette fixation de la relation entre signal et réaction au signal n'est plus ici de nature biologique, mais que c'est une obligation sociale, qui fonctionne en temps normal « automatiquement », par des réflexes conditionnés

fixés, mais qui sont si nécessaire imposés par les contraintes de l'usage, du droit, etc.) Dans les deux cas, il s'agit de former des réflexes conditionnés (ou inconditionnés) solidement établis. On peut voir précisément les limites de telles formes de communication par signaux dans la vie animale, puisqu'ils constituent le seul moyen, le plus évolué, de communication entre eux. Cette limite réside en ce que le fonctionnement le plus précis de la signalisation ne requiert nullement la connaissance plus précise de l'objet qu'elle désigne. Huxley remarque à juste titre qu'un chimpanzé peut exprimer sa faim par des signes (même si c'est très vraisemblablement seulement lorsqu'il est en contact avec l'homme, en captivité), qu'il est capable d'indiquer une banane, mais qu'en l'absence de bananes, il ne peut pas dire : je veux une banane<sup>95</sup>. Entre le signe et le mot, il y a donc un abîme, qui ne peut être franchi que par un saut. Il n'existe pas entre les deux d'objectivation de la communication qui serait une passerelle ou un intermédiaire. Le signe présuppose dans tous les cas un monde connu, sinon, il ne pourrait pas devenir le fil conducteur de l'action.

Sur ce point, Hegel a donc raison d'écrire : « Ce qui est familier n'est pas, parce qu'il est familier, *connu* pour autant<sup>96</sup>. » Il définit ainsi précisément la signification du saut qualitatif que nous venons de mentionner : de même que toute pratique de l'homme, issue du travail et le prolongeant, est une incursion dans l'inconnu en vue de le connaître (ce n'est qu'une fois qu'il est connu qu'il peut devenir un élément familier de la vie quotidienne de l'homme),

95. *Ibid.*, p. 24.

96. Pour faciliter la compréhension de la suite de ce passage, nous avons quelque peu adapté la traduction de cette citation de Hegel, qui écrit « Das Bekannte überhaupt ist darum, weil es *bekannt* ist, nicht *erkannt* » ce que les traducteurs de la *Phénoménologie de l'Esprit*, rendent par « le bien connu en général, pour la raison qu'il est *bien connu*, n'est pas *connu* ». Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, Paris, Gallimard Folio, p. 45. (N.D.T.)

94. J. Huxley, L. Koch, *Animal language*, New York, 1964, p. 9.

une démarche au cours de laquelle chaque découverte amène un élargissement extensif et intensif de la connaissance, le langage est un organe important de cette pratique et de toutes les connaissances qui en résultent. La vie de l'animal se déroule par contre dans le cadre de ce qui est simplement familier, l'inconnu est naturellement présent, objectivement, mais il n'est pas perçu comme tel. Nous ne savons pas exactement comment s'est réglée, dans l'interaction entre l'être vivant et son environnement, l'adaptation à la réalité présente, au cours de laquelle les éléments essentiels à sa vie lui sont devenus familiers. Pour les buts que nous nous proposons ici, il nous suffit de savoir qu'une reproduction biologique normale s'effectue généralement sur cette base. Mais comme le travail, même le plus primitif, crée toujours du nouveau, subjectivement comme objectivement, ce sont des conditions totalement nouvelles de reproduction qui apparaissent pour l'être social. Nous venons d'indiquer, dans ses très grandes lignes, le rôle de la conscience dans ce processus de reproduction. Il est désormais clair que ce n'est qu'avec le langage qu'apparaît, au sens subjectif un organe, au sens objectif un médium, un complexe grâce auquel une reproduction peut s'accomplir dans des circonstances aussi radicalement modifiées : une préservation de la continuité de l'espèce au sein d'une transformation ininterrompue de tous les moments subjectifs aussi bien qu'objectifs de la reproduction. Nous avons vu qu'en plus, une transposition dans la conscience de ces transformations est indispensable, et cela d'un double point de vue, en tant que préservation et que prolongement, deux moments du processus de reproduction qui convergent nécessairement, et se complètent l'un l'autre, souvent de façon contradictoire : la préservation peut sans doute tendre à fixer définitivement les acquis, et c'est souvent ce qu'elle fait au cours de l'histoire, mais sa fonction principale n'en est pas moins de faire des conquêtes précédentes la base de développements

ultérieurs, la base d'une réponse aux questions nouvelles posées par la société. Cette double fonction de la préservation n'est pourtant pas pour l'essentiel une dimension consciente. C'est l'évolution socio-économique objective de la société elle-même qui place ses membres devant de nouvelles décisions alternatives, ou borne leur horizon au stade déjà atteint. La fonction de la conscience dans ce processus consiste avant tout à rendre possible l'accomplissement de ces deux tâches, mais on ne doit naturellement pas en conclure qu'elle se modèlerait mécaniquement sur l'état actuel de la société. Comme les alternatives se cristallisent immédiatement en décisions dans la conscience, cette structure, quels que soient les motifs qui seront en définitive décisifs, doit également s'imposer dans la fonction sociale de la conservation : selon les circonstances, la conscience peut tout aussi bien se montrer conservatrice, retarder sur les nécessités sociales actuelles et entraver la progression que revendiquer, dans un sens révolutionnaire, de nouvelles avancées, pour la réalisation matérielle desquelles la société n'est pas encore suffisamment évoluée.

Nous étudierons en détail au prochain chapitre ces propriétés de la conscience. Mais il nous fallait ici au moins les évoquer, parce que la coexistence de la dépendance de la conscience et de son indépendance, relative mais souvent considérable, à l'égard du cours objectif de l'évolution socio-économique est indispensable à la compréhension du langage. Engels associe à juste titre l'apparition du langage au travail, et affirme, à juste titre également, que le langage doit apparaître quand les hommes ont quelque chose à se dire<sup>97</sup>. Cet « avoir quelque chose à se dire » comporte une double dialectique. Premièrement, il présuppose un environnement par principe jamais intégralement connu. Dans un environnement où seule la dimension

97. Engels, « Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme », in *Dialectique de la nature*, *op. cit.*, p. 174.

du familier est le médium de la reproduction générique, comme chez les animaux, les rapports entre les individus se déroulent normalement sans recours à des formes de communication aussi particulières; à l'occasion de certains cas-limites apparaissent des signaux, comme nous l'avons vu. Ce n'est qu'avec la découverte et la création de la nouveauté, de ce qui était jusqu'alors inconnu, dans le processus de travail, dans l'utilisation de ses produits, etc. qu'apparaissent dans la conscience des contenus nouveaux et variés qui requièrent absolument une communication. La conscience est néanmoins, dans son être en-soi immédiat, strictement liée à l'individu dans le cerveau duquel elle naît; le mutisme de l'espèce chez les animaux s'exprime justement dans le fait que cette liaison des productions du cerveau à l'individu s'intègre sans difficultés au processus biologique de reproduction, exception faite des situations exceptionnelles que nous avons déjà évoquées. Lorsque l'homme fait apparaître le langage pour la nouveauté qu'il produit, pour les nouveaux procédés de production, pour la coopération dans ces activités, il crée un nouveau médium des relations entre les hommes, à la hauteur de la nouvelle généralité. À l'occasion de nos analyses du travail, nous avons déjà noté qu'il présentait une dimension générique, indépendamment de la nature des états de conscience qui l'accompagnent, qu'il est objectivement un dépassement de la simple particularité de l'individu immédiat. Cette tendance objective est encore accentuée dans le langage; même si l'intérêt direct de la conscience humaine est déterminé par les objets singuliers, orienté sur eux, dans le langage se manifeste dès l'origine une intention objective vers les lois générales du sujet, vers l'objectivité de l'objet qu'il désigne. Il ne faut pas oublier que chaque mot, le plus simple, le plus quotidien, exprime toujours la généralité de l'objet, l'espèce, le type, jamais l'exemplaire individuel, car il est tout simplement impossible, au plan linguistique, de trouver un mot qui définisse

de manière univoque la singularité d'un objet quelconque. Il est naturellement possible de désigner par un geste un objet sensible présent, pour indiquer que c'est celui que l'on a à l'esprit. Mais les mots s'avèrent impuissants sitôt qu'il faudrait produire un énoncé verbal sur le même objet s'il est absent. Ce n'est qu'une syntaxe développée qui est à même de désigner la singularité par une reproduction verbale de l'indication sensible, c'est-à-dire de transposer verbalement l'indication sensible d'un objet présent (par exemple: *la vieille table qui est dans la chambre de notre mère*). Sinon, le langage ne peut au mieux que formuler une approximation, une description aussi concrète que possible, du type etc. auquel appartient l'objet considéré au sein de son espèce, et donc, pour le dire en termes philosophiques: la particularité comme approximation de la singularité prend dans des cas de ce genre le premier plan de l'expression verbale.

C'est tout à fait délibérément que nous avons eu recours à des catégories philosophiques telles que la singularité, la particularité et l'universalité dans cette description d'un fait aussi élémentaire. Nous voulions montrer ainsi par un exemple extrême à quel point les principales catégories de la connaissance de la réalité ont dû naître, dans la pratique, précocement, dès les étapes les plus primitives. Et cela, néanmoins, sans la moindre conscience de la portée théorique de ce que contiennent implicitement, en réalité, leurs découvertes les plus primitives. Marx dit avec raison que « les catégories » sont « des formes et des modes de l'existence<sup>98</sup> », c'est pourquoi elles peuvent surgir et être utilisées dans la pratique bien avant d'être identifiées en tant que telles. Nous avons déjà, lorsque nous avons traité le travail, évoqué des connexions semblables, qui toutes confirment cette profonde découverte de Marx que la praxis affirme et applique déjà

98. Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, op. cit., I, p. 36.

bien des éléments théoriques sans cependant en avoir conscience. « Ils ne le savent pas, mais ils le font<sup>99</sup> », dit Marx. Et Engels évoque à diverses reprises le héros de la comédie de Molière qui avait toute sa vie parlé en prose sans le savoir. Dans cette spécificité du rapport de la pratique et de la théorie chez l'homme s'expriment deux choses : considéré du point de vue du monde extérieur, le fait que les catégories que nous utilisons dans nos théories sont des reflets des réalités objectives du monde réel objectif. Par opposition aux théories qui cherchent à affaiblir le caractère mimétique de la connaissance, et qui, même si elles confèrent l'être en-soi d'un contenu matériel à la réalité objective, conçoivent pourtant ses formes comme des produits exclusifs de l'esprit, Marx souligne que l'objectivité de tous les objets est indissociable de leur existence matérielle. Cette conception du monde existant en-soi se complète au plan théorique par le fait que l'objectivité de tous les objets et relations existant en-soi comporte une infinité extensive et intensive de déterminations. Ce n'est qu'à partir de là que l'on peut comprendre de manière adéquate la dimension subjective du processus pratique, aussi bien que théorique, de la maîtrise de la réalité : dans la pratique, ce sont toujours des objets réels que l'on appréhende (et il est évident que cette appréhension pratique ne pourrait se produire si elle n'était précédée d'un reflet, d'une reproduction intellectuelle chez le sujet de l'action). Il faut en même temps constater à propos de toute pratique qu'elle ne peut jamais, par principe, avoir comme base de connaissance la totalité des déterminations. Toute pratique et toute théorie qui lui est liée font objectivement face au dilemme suivant : dépendre de l'appréhension – impossible – de la totalité des déterminations, et la viser, et dans le même temps devoir renoncer délibérément à remplir cette exigence en totalité. Du point de vue d'une critique gnoséologique de la

théorie liée à la pratique, Lénine décrit très clairement cette situation : « Pour connaître réellement un objet, il faut embrasser et étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et "médiations". Nous n'y arriverons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects nous garde des erreurs et de l'engourdissement<sup>100</sup>. »

Comme n'importe quelle pratique humaine, la création du langage par les hommes, sa reproduction ininterrompue au sein de la pratique sociale, ce « Meurs et deviens<sup>101</sup> » de tous ses éléments individuels, la conservation en tant que totalité d'un être au caractère de complexe, ont été et sont encore soumis à ce dilemme. Toute expression verbale s'efforce, consciemment ou non, de le résoudre au mieux. Pour le langage, en tant qu'instrument des relations mutuelles des hommes, le problème se pose donc tout différemment que pour le travail en soi, en tant que médiation de l'échange matériel des hommes avec la nature. En effet, la prépondérance de la généricité dans le travail met au centre de son objet les traits généraux et récurrents de ce dernier, et la prise en compte des éléments singuliers se réduit à l'effort de neutraliser autant que possible, dans chaque cas, les sources d'erreurs, et elle tend, au plan subjectif, à assurer au cours de l'exécution la prédominance de la méthode objectivement la meilleure, autrement dit la méthode générique, par opposition aux méthodes seulement particulières, individuelles. Que cette solution optimale naisse en règle générale d'une réalisation individuelle ne contredit pas notre observation ; si elle s'impose à long terme, c'est que son contenu est essentiellement générique, susceptible d'une généralisation et pas simplement particulière.

Il en va tout autrement du langage. Il est à l'origine l'instrument social qui permet de réaliser les positions téléologiques qui

100. Lénine, *Œuvres complètes*, Éditions du Progrès, Moscou, T. 32, p. 94.

101. Citation du poème de Goethe *Selige Sehnsucht* (Nostalgie bienheureuse). (N.D.T.)

99. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, L. I, t. 1, p. 86.

visent à amener d'autres hommes à des positions téléologiques déterminées. Ici aussi, l'agir générique dans le travail, avec toutes ses déterminations objectives, reste le but final, mais le chemin vers cet objectif passe par la conscience d'autres hommes, chez lesquels cette généralité, ce dépassement de la particularité propre, ne peuvent être suscités que de manières diverses et par des moyens divers. Ici se fait jour de manière encore plus claire et plus nuancée la nécessité du caractère général des mots, déjà évoqué. Parmi les tendances qui apparaissent déjà dans le travail lui-même, il y a l'appel personnel aux hommes. Celui-ci peut être adressé immédiatement à un seul homme, et c'est souvent le cas dans la réalité, mais il est remarquable que même dans ce cas, il est contraint – au plan du langage – d'évoluer dans la sphère de la généralité, de la généralité. Même lorsque le contenu d'un acte de langage est purement personnel, ou principalement affectif, comme dans le cas d'un reproche, d'un éloge, d'une insulte, il ne peut être communiqué à l'autre qu'au sein du groupe d'hommes auquel s'intègre son comportement. Qu'on le désigne comme un héros ou comme une canaille, le langage ne peut exprimer cela qu'à travers l'intégration de l'individu à un tel groupe de comportement. Naturellement, du point de vue social, ce fait n'est pas négligeable. Il est en effet vital pour l'individu de savoir comment les autres évaluent son activité, son comportement, et le statut qu'ils lui reconnaissent dans la société considérée. Ce n'est pas un hasard si l'éthique grecque encore très concrète accorde un si grand rôle à l'éloge et au blâme et aux réactions qu'ils suscitent. Naturellement, de pair avec l'évolution de la société, ce processus devient toujours plus complexe, plus raffiné, et plus « individualisé ». Il ne faut cependant pas oublier qu'en dépit de tout cela, les mots employés peuvent tout au plus être nuancés et raffinés de manière à permettre une meilleure approximation du cas individuel, sans que cela change rien à la structure fondamentale du

langage telle que nous l'avons esquissée. En fonction du contexte, l'expression « espèce de crapule » peut parfois exprimer une certaine appréciation, de même que « tu as encore fait du beau travail » peut exprimer un blâme, etc. Mais malgré toutes ces nuances subtiles, toutes ces réserves, etc., la structure de base, l'intégration de l'action particulière et de son auteur dans une classe déterminée de type de conduite demeurent inchangés.

Il est évident que l'évolution de la langue ne peut pas s'en tenir à ces raffinements. Plus l'incitation de l'autre à prendre une position téléologique se médiatise au cours de l'évolution sociale, plus la collectivité originelle d'individus simplement particuliers se transforme en une communauté d'individualités, de personnalités, et plus la formulation verbale doit tendre elle aussi à l'individualisation. Dans ce but apparaissent donc quantité de formes d'expression langagières qu'il est évidemment hors de question d'énumérer ici, sans même parler de les analyser. Il ne faut cependant pas négliger le fait qu'en cela, le recours à des moyens d'expression non verbaux au sens strict joue un rôle actif considérable, comme par exemple les intonations dans la langue parlée, les gestes qui accompagnent le discours, les mimiques, etc. La parole et l'écoute se nuancent de manière croissante, ce que j'ai décrit dans mon *Esthétique* comme le registre de la connaissance des hommes (la connaissance adéquate du partenaire individuel), et dont j'ai qualifié l'organe de système de signalisation 1' <sup>102</sup>. Il en résulte au sein du langage une lutte interne contre ses tendances à l'universalité, à la généralité, pour se rapprocher de l'expression de du singulier, de l'individuel.

Nous ne pouvons ici décrire cette lutte, ses étapes, ses moyens, il nous importe seulement d'observer que dans l'évolution du langage se déroule une autre lutte dans une direction entièrement opposée.

102. G. Lukács, *Die Eigenart des Ästhetischen*, op. cit., p. 11 et suiv.

La première lutte que nous venons d'évoquer avait pour présupposé que dans la langue comme tentative de refléter et de fixer dans une forme stable des objets intrinsèquement infinis apparaissaient nécessairement des ambivalences dans la signification des mots, des tournures, etc. Elles sont partiellement à l'origine de l'espace ouvert aux tendances individualisantes que nous venons d'évoquer. Mais si en revanche la fixation des définitions générales doit être considérée comme l'une des fonctions sociales les plus importantes du langage – et c'est là un besoin au moins aussi important pour les relations sociales des êtres humains –, la pluralité de significations des mots ne peut être considérée que comme une insuffisance du langage, qu'il est nécessaire de pallier. Il n'est pas nécessaire d'expliquer longuement que sitôt que la science évolue à partir du travail et devient un facteur de la vie sociale, dès que la réglementation juridique des rapports sociaux devient une composante importante de l'existence des sociétés, ce besoin de maîtriser, de brider la polysémie des mots, des expressions, etc. devient toujours plus fort. La définition comme détermination univoque du sens d'une formulation s'efforce d'éliminer cette polysémie du langage, au moins dans le langage des sciences. Ici non plus, nous ne pouvons nous pencher sur les orientations et les querelles qui en résultent, ni soumettre leurs résultats à un examen critique. Nous pouvons seulement observer que d'une part, l'univocité de l'acception scientifique d'un mot – une univocité qui reste toujours relative – est une question vitale pour l'efficacité et la pérennité des sciences, et d'autre part que la tentative d'éliminer totalement la polysémie du langage aboutirait à renoncer à toute communication verbale en général, et même à l'existence du langage en tant que tel. C'est ainsi qu'un certain nombre d'« ultras » néopositivistes réduisent la dimension langagière à ce nous avons défini plus haut comme des « signes », et font ainsi de la réalité un pur objet de manipulation. C'est ainsi que naît une « langue » juridique

largement coupée du réel, c'est ainsi que se développe, à partir de réflexions sur « l'inadéquation » du langage à la pensée pure, un scepticisme « critique » (*sprachkritisch*) à l'égard du langage.

Notre seule préoccupation, ici, sera d'observer que le langage comble un besoin social, qui surgit de la relation des hommes à la nature et entre eux, et qui doit et peut se réaliser pratiquement, justement dans ces deux exigences opposées, justement dans cette contradiction dialectique. C'est pourquoi l'évolution de toute langue vivante est caractérisée par ce double mouvement dans des directions opposées. D'une part, les expressions de la vie quotidienne se déplacent constamment dans la sphère d'une généralisation toujours plus grande, de sorte que les mots de la vie quotidienne ne cessent d'acquérir une signification extrêmement générale (il suffit de penser au mot « universel<sup>103</sup> », mais même les mots du latin et du grec ancien pourvus des significations les plus universelles exprimaient à l'origine des faits de la vie quotidienne). Par ailleurs se produit simultanément un mouvement opposé, qui s'oriente vers des définitions individualisantes, avec l'apparition de nouveaux mots, ou l'ajout de nuances sémantiques à ceux qui sont déjà employés. Ces tendances sont bien sûr principalement actives dans la totalité dynamique de leur évolution d'ensemble. Chacune des situations particulières de l'emploi du langage soulève, d'un côté ou de l'autre, les problèmes indiqués ici, et il n'est pas de situation isolée de la vie à laquelle on puisse donner une réponse entièrement dénuée de problèmes. Ce ne sont que les tentatives de surmonter les contradictions qui produisent, dans leur totalité, les propriétés essentielles du langage : son existence, sa dynamique, et cela de telle sorte qu'il soit reproduit comme un moyen toujours plus approprié – mais jamais parfait – de satisfaire aux deux besoins. La

103. Le mot « allgemein », universel ou général, signifie littéralement « commun à tous ». (N.D.T.)

contradiction entre les deux directions a ses racines dans l'être social de l'homme. Ce mouvement contradictoire devient ainsi la base de la spécificité, de l'inépuisable fécondité du langage.

Mais il faut toujours souligner, à ce propos, que la généralité, qui résulte de l'autoréalisation de l'homme en tant qu'être générique dans sa pratique sociale, est et demeure dans cette interaction le facteur prédominant. La nouvelle continuité qui caractérise l'être social ne peut en effet s'imposer que si tous les éléments de la pratique qui contribuent à ce progrès, à ce renforcement objectif de la généralité, qui les favorisent, sont aussi conservés subjectivement dans la conscience des hommes, que s'ils ne sont pas seulement présents en-soi, mais aussi qu'ils se dirigent, précisément dans leur être en-soi conservé dans la conscience, dans le sens de l'être pour-soi de la généralité. La continuité n'est jamais seulement la préservation des conquêtes précédentes, mais elle en signifie aussi, sans renoncer à les maintenir, le dépassement permanent, un processus au cours duquel cette dialectique du dépassement (*Aufheben*), l'unité contradictoire de la conservation et du progrès agissent à chaque étape. Ainsi, si l'on veut comprendre le langage dans le contexte de l'être social, on doit voir en lui le médium sans lequel cette continuité ne pourrait se réaliser. Mais pour pouvoir remplir cette fonction sociale, le langage doit former un complexe – relativement – autonome. Ce n'est pas simplement parce qu'il peut transformer la conscience mobile et évolutive de l'ensemble du processus social de reproduction en vecteur de la relation vivante entre les hommes, mais aussi parce qu'il accueille en lui l'ensemble des manifestations vitales des hommes et leur donne une forme communicable, et donc ce n'est que parce qu'il constitue lui-même un complexe intégral, englobant la totalité, à la fois stable et toujours en mouvement, tout comme la réalité sociale elle-même qu'il est destiné à refléter et à rendre communicable, que le langage est en mesure de satisfaire à

ce besoin social. En dernier ressort, c'est donc parce qu'il forme lui aussi un complexe total et dynamique, tout comme la réalité qu'il reflète.

Comme dans d'autres formes de l'être, on peut observer dans le langage une tendance à la manifestation toujours plus pure des spécificités les plus propres de sa forme d'être. Le dépassement du mutisme de l'espèce humaine ne peut se produire que lorsque la conscience cesse d'être un épiphénomène de l'être biologique, que lorsqu'elle prend part activement à l'élaboration de la nature particulière de l'être social. Il est alors clair que c'est au langage qu'il revient de donner ses bases élémentaires à ce processus de reproduction, et de le favoriser activement. Déjà, la fixation dans la conscience des nouvelles formes d'activité acquises dans l'échange matériel de la société avec la nature donne à ce processus, dans sa transformation et son évolution, à la fois une plus grande stabilité et une plus grande souplesse, une univocité tendancielle supérieure dans les déterminations, et une possibilité plus nuancée de variations dans les projets et leurs réalisations que n'aurait pu le faire une simple croissance naturelle. Le langage est l'organe dédié à une telle reproduction de la continuité dans l'être social. Il l'était déjà, même lorsqu'il n'existait que comme langue parlée, et qu'il assurait la continuité sous la forme de la tradition orale. Il est cependant conforme à sa nature propre – il est en cela une manifestation typique de l'être social – de prolonger cette fixation des acquis précédents par sa propre fixation dans l'écriture. Que de la sorte, la fixation et son prolongement critique en deviennent encore plus assurés ne mérite pas que l'on s'y attarde, et pas davantage le fait que ces tendances se renforcent encore grâce aux progrès techniques, et par la diffusion de l'écrit. Les hommes sont ainsi parvenus à un niveau qui permet – objectivement, par principe, même si on est encore très éloigné d'une réalisation réelle – à chaque être humain de reproduire dans

sa conscience le chemin parcouru jusqu'alors par le genre humain, et de prendre une position critique, positivement ou négativement, à l'égard de ces étapes, de leur relation avec son propre présent, avec ses conquêtes et ses problèmes. Le mutisme de l'évolution du genre humain se trouve donc dépassé par le langage, de manière générale et qualitative, dès les premiers stades, et ce dépassement ne cesse de s'amplifier, extensivement comme intensivement, avec l'apparition et la diffusion de la langue écrite.

Cette tendance revêt un poids ontologique encore plus conséquent du fait que, considérée dans sa totalité, elle présente un caractère essentiellement spontané, ce qui veut dire que le langage est par nature toujours à la fois le reflet et l'expression du stade réellement atteint par l'humanité dans son autoréalisation. Constaté cette spontanéité ne revient nullement à nier le rôle qu'y jouent les créateurs individuels du langage. Nous savons en effet que toute spontanéité sociale est une synthèse de positions téléologiques individuelles, de décisions alternatives individuelles, et le fait que le moteur et le médium de la synthèse aient un caractère spontané ne supprime en rien le caractère volontaire, plus ou moins conscient, des positions individuelles fondamentales. Il en va de même de l'observation que l'importance réelle de ces positions est nécessairement extrêmement inégale ; chacun des actes individuels, qu'ils soient créateurs ou réceptifs, qu'ils ratifient ou qu'ils rejettent, peuvent ne représenter que des parties infinitésimales du processus général, mais ils peuvent néanmoins dans certaines circonstances jouer un rôle primordial dans l'évolution de la langue (il suffit de rappeler la traduction de la Bible par Luther). Le processus général reste pourtant spontané, parce que le sens de son évolution, ses étapes, etc. sont en dernier ressort déterminés par l'évolution sociale dont le langage lui-même est le reflet, la fixation dans la conscience. La compréhension de ce phénomène renforce encore

la dimension générique du langage : des innovations linguistiques individuelles, du refus de ces innovations, etc. ne s'intègre au complexe dynamique du langage que ce qui correspond au stade atteint par la généricité, que ce qui la sort du mutisme de la simple sensation du stade prélinguistique pour la mettre en pleine lumière. Que des mots, des tournures, etc., récemment venus au jour nous apparaissent comme des produits anonymes de l'évolution de la langue n'annule bien sûr pas le fait qu'ils aient été à l'origine la création d'un individu (ou de plusieurs individus simultanément). De même, si certains mots ou tournures tombent en désuétude, ce n'est que parce qu'un grand nombre d'hommes – initialement à titre individuel – se refusent à les utiliser parce qu'ils ne correspondent plus à leur actuel sentiment de la vie. C'est dans la pluralité des langues que se montre le plus clairement cette nature spontanée du langage, qui condense les actes individuels, car elle correspond précisément à la conscience générique réellement existante à un moment donné. L'étude de l'apparition et du développement de cette pluralité à partir de l'unification de dialectes locaux, de la fusion de langues différentes, de la promotion d'un dialecte au rang de langue autonome, etc. est en même temps le reflet, et un important facteur actif du devenir des nations.

Le langage est ainsi un véritable complexe social dynamique. D'un côté, il a un développement qui obéit à des lois propres, elles-mêmes naturellement pourvues d'un caractère socio-historique, et donc soumises à des transformations, car non seulement les éléments (les mots, etc.) naissent et disparaissent, mais les lois qui déterminent sa structure sont soumises, elles aussi, à un tel changement. Être doté de lois propres caractérise, comme nous le verrons, tous les complexes authentiques à l'intérieur du complexe de l'être social. C'est d'autant plus évident dans le langage que sa reproduction, comme nous l'avons vu, est une évolution principalement spontanée,

qu'elle se trouve, en raison de son rôle dans la vie quotidienne des hommes, dans une relation non seulement ininterrompue, mais au plus haut degré immédiate, aussi bien avec les plus légers frémissements qu'avec les plus grands ébranlements de l'être social, qui réagit donc directement à ces événements par des actes d'expression immédiats. Le langage est donc profondément dépendant de toutes les transformations de la vie sociale, et dans le même temps il connaît une évolution profondément déterminée par ses propres lois. Cette contradiction n'implique pourtant pas une antinomie du type « ou bien, ou bien », mais plutôt une opposition interne, intimement entrelacée dans l'interaction dialectique. L'évolution du langage se déroule suivant ses lois propres, mais en ce qui concerne ses contenus et ses formes, il est entrelacé en permanence avec la société dont il constitue l'organe de conscience. À long terme, le langage ne peut connaître de changements qui ne correspondraient pas à ses lois internes. Mais l'occasion, le contenu et la forme en sont fournis par ce complexe social qui produit, pour les hommes, des joies et des peines, des actions et des catastrophes, et qui engendre de ce fait, pour le contenu comme pour la forme, l'espace réel dans lequel peuvent s'appliquer, positivement et négativement, les lois internes du langage. Bien entendu, ce qui peut apparaître au premier abord comme une transgression de ces lois peut s'avérer à la longue le germe de lois nouvelles, ou comme la modification des lois précédentes. La contradiction trouve donc sa forme véritablement la plus aiguë lorsque l'on considère les phénomènes du point de vue cognitif; au plan ontologique, ils subissent une double détermination par des sphères de la vie fortement hétérogènes, mais dont l'action conjuguée constitue pour le langage la base réelle de son être et de son devenir.

On peut observer ce phénomène en toute clarté dans la différence entre les langues vivantes et ce que l'on appelle les

langues mortes. La langue vivante vit précisément parce qu'au sein de ces contradictions, portée et menée par elles, elle se renouvelle en permanence sans abandonner l'essentiel de la spécificité qu'elle avait jusque-là, et même, au contraire, en la développant organiquement. Elle a une vie dans la mesure où elle reflète le monde des intuitions, des sentiments, des pensées, des efforts, etc. des hommes vivants et leur donne une expression immédiatement efficace. La langue morte est définitivement figée, à la manière d'un monument, mais elle en est, de ce fait, restée aux sentiments, etc. des membres morts depuis longtemps d'une société disparue, et ne peut être un espace d'expression pour les sentiments, etc. des générations plus tardives. Naturellement peuvent survenir des conjonctures historiques dans lesquelles une langue morte peut, dans sa perfection figée, remplir une fonction sociale. Au Moyen-Âge, ce fut le cas du latin qui semblait être un médium plus adéquat que les langues nationales vivantes, encore en gestation, pour les problèmes communs de la civilisation européenne de l'époque, qui n'était pas encore prête à exprimer sous la forme des langues nationales les problèmes généraux de la genericité. Mais il est remarquable que la grande poésie de cette époque se soit pourtant exprimée dans les langues nationales, et que, de Walther von der Vogelweide à la *Divina Commedia*, elle porte le processus de reproduction de la langue et de la littérature à un niveau supérieur, tandis que la poésie rédigée à cette époque et dans les suivantes en latin ne put prendre part à ce processus.

Sans pouvoir nous étendre ici sur les questions esthétiques et linguistiques qui s'y rattachent, il nous paraît nécessaire de formuler quelques remarques sur le sens de la vie et de la mort d'un point de vue social. En dépit de toutes les différences essentielles sur lesquelles nous reviendrons en détail par la suite, leur spécificité ontologique montre quelques traits analogues. Et avant tout celui que, dans les deux cas, la vie est une reproduction des catégories

de sa sphère propre, une perpétuation, un renouvellement au cours duquel tous les éléments empruntés à d'autres sphères de l'être ne jouent que le rôle de matériau élaboré, de force appliquée, etc. Mais déjà ici apparaît cette importante différence que la vie authentique des complexes dans l'être social est beaucoup plus proche, dans sa structure et sa dynamique propre, de la reproduction phylogénétique de la nature organique que de la reproduction ontogénétique. On peut le voir d'une part au fait que la durée de vie ne connaît aucune limite « naturelle », comme dans la reproduction des êtres vivants individuels (et aussi naturellement dans celle de l'homme comme être vivant), que le changement qualitatif, une transition qui aboutit à un changement de nature est ici bien davantage possible que dans la reproduction phylogénétique des genres ou espèces dans la nature organique. D'autre part, la mort n'implique pas ici strictement une interruption comparable à la disparition d'espèces ou de genres. Les langues, pour en rester à notre problème, peuvent très bien disparaître en tant que telles, mais néanmoins constituer des éléments de construction de nouvelles langues, être, dans le cas d'une fusion entre des langues différentes, d'importants ferments de l'élaboration d'une nouvelle langue vivante. Une grande partie des langues européennes actuelles est née de cette manière. Ces remarques mettent encore au jour de nouveaux aspects de l'ontologie des complexes sociaux. Ils sont déterminés de manière tout aussi précise et univoque que les unités de la nature organique qui se reproduisent, mais l'être social produit cependant ces complexes précisément déterminés sans donner à leur être des limites précises ; les déterminations sont toujours principalement fonctionnelles, ce dont il ne résulte pas seulement que le langage est un complexe qui existe et se reproduit de manière indépendante, mais qu'il possède en même temps une universalité et une ubiquité sociale, puisqu'il n'est pas un seul complexe de l'être social qui pourrait exister et se

développer sans la fonction médiatrice du langage. Ce phénomène apparaît certainement de manière particulièrement évidente dans le langage, et contribue à le distinguer nettement d'autres complexes sociaux, mais on peut néanmoins observer certains traits de cet état de choses dans presque tous les autres complexes sociaux.

Cet être déterminé, mais sans limites définies interdit aussi d'établir un autre parallèle entre l'être social et l'être biologique, entre la division du travail dans l'un, et la constitution des organes dans l'autre. Les interprétations de ce type, jadis répandues, ont avec le temps cessé de jouer un rôle, mais il n'est peut-être pas totalement inutile d'indiquer les raisons de leur invalidité, puisque cela nous permettra d'illustrer l'incommensurabilité des deux sphères sous une autre facette. Ces parallèles sont dans tous les cas un avertissement pour nous : si nous pouvons utiliser sans difficultés, pour peu que nous prenions les précautions nécessaires, le mot « vie » à propos de l'être social, sans risquer de falsifier l'essentiel, l'utilisation du mot « mort », s'il doit signifier que la vie s'interrompt et que l'organisme retombe sous le coup des lois qui régissent l'être inorganique, peut aisément nous entraîner à des confusions. Que l'on pense par exemple à des catégories comme l'obsolescence dans la vie intellectuelle (et aussi dans la langue), où l'histoire nous donne pourtant de nombreux exemples de choses qui paraissaient définitivement révolues au point qu'on les désignait, avec une grande certitude subjective, comme « mortes » dans le sens social, qui redevinrent pourtant contre toute attente l'objet d'un besoin social et furent de ce moment réintégrées, en tant que constituants vivants, à la « vie » du processus de reproduction. L'histoire du langage offre lui aussi de très nombreux exemples de ce genre. En résumé, ces parallèles indiquent à nouveau ce problème fondamental, qui a joué un rôle important aussi bien dans nos analyses du travail que dans celles du langage, à savoir que la généricité, au sens le plus largement ramifié

du terme, joue dans l'être social un rôle ontologique qualitativement différent de celui qu'elle a dans la nature organique, et que de très nombreuses déformations dans l'interprétation du premier reposent sur le fait que l'on a transposé sans discernement l'opposition entre individu et genre de la nature inorganique à l'être social ; l'accession de l'individu au rang de personnalité ne peut qu'accentuer les déformations qui prennent naissance sur une telle base, une tendance encore fortement affirmée de nos jours lorsque l'on interprète la personnalité comme antithèse de la généralité. On passe alors ainsi à côté du véritable problème, à savoir que la personnalité représente une accession au niveau de la généralité qui exige de sortir de la particularité initiale, et que dans le cadre de l'être social, la généralité ne peut en aucune manière être assimilée à une moyenne de toutes les particularités.

Le langage, en tant que complexe au sein du complexe de l'être social a tout d'abord, comme le montre toute notre démonstration, un caractère universel qui se manifeste en ce qu'il doit être, dans chaque domaine, dans chaque complexe de l'être social, l'organe et le médium de la continuité de l'évolution, de la conservation, et du dépassement. Nous verrons plus tard que c'est là un trait spécifique du langage comme complexe social, mais nullement de toutes les formations de ce genre. Deuxièmement, ce qui est très étroitement lié à cette universalité, le langage est l'élément médiateur aussi bien de l'échange matériel avec la nature que de la communication interne des relations entre les hommes, tandis que la base d'action de nombreux autres complexes ne porte que sur un seul des deux domaines. Même une forme d'activité aussi universelle que le travail se rapporte, au sens propre, à l'échange matériel avec la nature. Même le développement au plus haut niveau de la technique ne supprime pas ce caractère ontologique du travail, puisque de ce point de vue il importe peu que le travail soit manuel

ou mécanisé (ou même automatisé), qu'il vise directement des phénomènes naturels concrets ou l'exploitation de lois naturelles. Troisièmement, le processus de reproduction du langage, comme nous l'avons déjà montré, est essentiellement spontané, ce qui signifie qu'il s'accomplit sans que la division du travail social isole un certain groupe d'hommes dont l'existence sociale repose sur le fonctionnement et la reproduction de ce domaine, et par conséquent dont le statut dans la division du travail social est dans une certaine mesure institutionnalisée. S'il peut arriver que certaines institutions, académies, etc., s'efforcent d'influer sur l'évolution de la langue, parfois avec quelque succès, leur influence, si l'on considère la reproduction de la langue en totalité, est infime : la langue se renouvelle spontanément dans la vie quotidienne, sous l'impulsion des divers besoins réels qui prévalent en elle. Contrairement aux autres complexes sociaux, la reproduction du langage n'est donc pas portée par des groupes d'hommes particuliers ; c'est la société tout entière, dans laquelle chacun de ses membres – peu importe qu'il le sache ou le veuille – contribue, par son comportement dans la vie, au destin de la langue.

Ce caractère universel et spontané du langage, dans l'ensemble des complexes qui constituent l'être social en tant que complexe, qui lui permettent de fonctionner et de se reproduire, nous a procuré une bonne introduction pour l'analyse de complexes qualitativement différents, et souvent même de nature totalement opposée. Ces derniers doivent sans doute aussi être considérés d'un point de vue historique, car il est fréquent que l'évolution socio-historique à un stade avancé, qui leur imprime leur structure et leur dynamique propres, entretienne une relation complètement antinomique avec leurs origines. Nous le verrons clairement si nous examinons de plus près le complexe qui a pour fonction la réglementation juridique des activités sociales. Ce besoin apparaît dès que la division du travail